

# ENQUÊTE SUR L'INFLUENCE POSSIBLE DE QUELQUES TEXTES AUTHENTIQUES D'ARNAU DE VILANOVA SUR DES TEXTES ALCHIMIQUES ATTRIBUÉS À CET AUTEUR

Antoine CALVET

**Original rebut:** 21/05/2013  
**Data d'acceptació:** 17/06/2013

**Adreça:** 133, rue saint Dominique  
75007 PARIS  
**E-mail:** sakina.calvet@9online.fr

## Resum

Al final de la seva contribució sobre la *Introductio in librum De semine Scripturarum* en la II Trobada sobre Arnau de Vilanova, Mn. Perarnau va demanar als historiadors d'alquímia per les possibles relacions entre aquest tractat de teologia d'Arnau de Vilanova i els textos d'alquímia que li han estat atribuïts. Responent a aquesta qüestió s'intenta demostrar que els textos alquímics no fan cap referència a la *Introductio*, tot i que l'obra d'Arnau no és pas sempre absent en els tractats, com el *De humido radicali* i el *De intentione medicorum*. Això és el que m'ha portat a reconsiderar la possible influència de la *Introductio* a través de la utilització dels alfabetos anomenats lul·lians en el *Testamentum* de «Lull» i en el Rosari d'«Arnau».

**Paraules clau:** Medicina, humit radical, alquímia, alfabetos, cartes.

## Abstract

*At the end of his talk on the Introductio in Librum De semine Scripturarum given during the II Trobada on Arnau de Vilanova, Father Josep Perarnau challenged historians of alchemy concerning the possible relationship between Arnau's theological treatise and the alchemical texts ascribed to his authorship. In an attempt to partially answer his query, I have endeavoured to show that while the alchemical texts do not refer directly to the Introductio they do echo other works by Arnau, namely the De humido radicali and De intentione medicorum. This fact, in turn, led me to reconsider a possible influence of the Introductio via the use of certain so-called Lullian alphabets present in both the Testamentum of "Lull" and the Rosarius of "Arnau".*

**Keywords:** *Medicine, humidum radicale, alchemy, alphabets, letters.*

## 1. INTRODUCTION

Pour de multiples raisons exposées dans mon ouvrage sur le sujet<sup>1</sup> et résumées dans mon article de la III Trobada,<sup>2</sup> raisons sur lesquelles je ne reviendrais pas, je suis arrivé à la conviction que pour Arnau de Vilanova, l'alchimie n'était rien de plus qu'un art mécanique, auxiliaire de la médecine. Elle n'était pas une science de vérité; sa pratique ne supposait pas des pouvoirs merveilleux et le produit, né de l'alchimie, élixir ou *lapis*, manquait de soigner le corps humain de manière efficace.

De plus, l'intérêt d'Arnau pour les études bibliques ne devait pas l'entraîner à placer haut dans le ciel de ses idées un savoir dont le nom évoquait Alchimus,<sup>3</sup> cet ancien grand prêtre souillé et calomniateur qui n'avait plus « accès au saint autel », un personnage gonflé de ressentiment et de perfidie (2 *Macc.* 14). Le silence d'Arnau de Vilanova au sujet de l'Art tiendrait autant de ses croyances religieuses centrées sur la Bible et ses gloses que des controverses académiques liées à son enseignement à l'université de Montpellier. À la fin de cet article, je reviendrai sur ce point, tâchant dès lors de répondre aux interrogations du père Josep Perarnau exprimées dans son papier de la II Trobada.<sup>4</sup> Car, même si l'alchimie du pseudo-Arnau de Vilanova n'a pas de relation avec le personnage historique, la question de l'influence se pose et, en particulier, celle des notions théologiques qu'élabora le maître catalan et auxquelles il appliqua toute l'agilité de son intellect d'homme rompu aux exercices de

1. Antoine CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve, Grand œuvre, médecine et prophétie au Moyen-Âge*, Paris-Milan: SÉHA-Archè 2011.
2. Calvet, «Le médecin Arnau de Vilanova et l'alchimie: dernières mises au point (œuvres et doctrines)», dans *III Trobada internacional d'estudis sobre Arnau de Vilanova* (sous presse).
3. Un apocryphe alchimique d'Albert, la *Semita recta*, donne la définition de l'alchimie qui commence de la manière suivante: «L'alchimie est un art découvert par Alchymus». La *Semita recta* apparaît peu de temps après la mort d'Albert (1280). Il est fort possible qu'Arnau de Vilanova en prit connaissance, d'autant que, dans ce livre, «Albert» le rejoint sur le problème de l'incompatibilité entre alchimie et médecine. Cf. ALBERTUS MAGNUS, *Libellus de alchimia*, dans BORGNET (ed.), *B. Alberti Magni Opera omnia*, XXXVII, Paris 1890, 545-573. Voir aussi CALVET, «L'alchimie du pseudo-Albert le Grand», *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 79 (2012) 115-160, ici 129-133.
4. Josep PERARNAU I ESPELT, «L'autor d'un tractat alquímic podia trobar en l'obra autèntica d'Arnau de Vilanova alguna raó per a atribuir-lo a ell?», dans *Actes de la II Trobada internacional d'estudis sobre Arnau de Vilanova, Arxiu de Textos Catalans Antics* 23/24, Barcelona 2004-2005, 151-198.

l'esprit. Mais avant d'aborder cette partie, je souhaiterais fournir quelques éléments de réponse à propos de traités authentiques comme le *De humido radicali* et le *De intentione medicorum* dont le retentissement dans le monde savant du temps se répercuta au-delà de la seule sphère universitaire, par exemple dans les textes alchimiques qui lui furent attribués.

Certes, je limite mon enquête à ces deux livres dont l'effet est réel et contribua à la constitution du corpus pseudo-arnaldien, cependant, n'aurait-il eu autant d'emprise, le *Speculum medicinae* d'Arnaud de Vilanova, son œuvre la plus célèbre et peut-être la plus aboutie, fit parfois l'objet de commentaires de la part de certains alchimistes, associés à des titres du corpus. C'est le cas de Bernardus de Gravia ou de Grava<sup>5</sup> qui, à la différence d'un Bernard de Trèves,<sup>6</sup> dans une glose du *Rosarius philosophorum*, prenait exemple de *Speculum* 66<sup>7</sup> pour justifier la transmutation des choses substantielles et de leurs qualités élémentaires. Dans le propos du médecin, Chiara Crisciani et Giovanna Ferrari<sup>8</sup> décèlent une pointe d'ironie plutôt qu'elles n'y observent l'expression franche et sans arrière pensée d'une véritable sympathie envers les alchimistes et la validation de leur art. Oui, semble dire Arnaud, la nature a le pouvoir de créer des phénomènes contraires à sa logique (inverser en l'occurrence le parcours du cru au cuit), mais un alchimiste a-t-il les moyens intellectuel et technique de reproduire de telles choses? J'ajouterais la nuance suivante: il est probable qu'Arnaud, en pédagogue averti, ait un grand besoin d'analogies qui montrent avec le plus d'exactitude possible un processus interne, par définition invisible.<sup>9</sup> Dans le cas du circuit du sang, à condition qu'il soit effectué par des «Fils de la Vérité», la beauté du magistère alchimique permet de voir et de comprendre la *circulatio naturae mirabilis*. Il reste que, pour un Bernardus de Grava, l'occasion de trouver une autorité confirmant le procès alchimique était trop tentante pour qu'il n'en tirât pas parti.

5. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 163.

6. AVOMO, V.2, *Tractatus de humido radicali*, MICHAEL McVAUGH (ed.) et prae-fatione et commentariis instruxerunt Chiara CRISCIANI et Giovanna FERRARI, Barcelona 2010, 259; 561, n. 66.

7. ARNALDUS VILLANOVANI, *Speculum introductionum medicinalium*, dans *Opera omnia*, Bâle 1585, cap. 66, col. 131 BF: «Et sic circulatio naturae mirabilis pervenit quod sanguis, qui prius in utero per umbilicum nutriebat infantem, transiens per organa lactis, et ipsorum exatione mirabiliter quodammodo incrudatum, funditur in stomachum nati, et tandem alteratus, procedens ad thalamum hepatis, revertitur in seipsum, totum alchimiae magisterium Filii veritatis lucidissime pandens, et insuper arguens praesumptionis alumnos, qui asserunt absolute, quod coctum incrudari non potest».

8. AVOMO, V.2, *Tractatus de humido radicali*, 236 et 539-540.

9. AVOMO, XV, *Commentum supra tractatum Galieni De malicia complexionis diverse*, ediderunt et prae-fatione et commentariis hispanicis instruxerunt Luis GARCIA BALLESTER et Eustaquio SANCHEZ SALOR, Barcelona 1985, 68-72.

2. LE *DE HUMIDO RADICALI* (vers 1290)

Considéré comme une œuvre conçue comme une activité académique, dénuée de références religieuses,<sup>10</sup> le *De humido radicali* est un écrit d'une grande clarté, concis et cadré dans lequel le Catalan livre une définition de l'humide radical:

Dans un organisme vivant, l'humide radical est ce qui, à l'intérieur de ce même organisme et dans ses parties, est le premier «sujet» de la chaleur naturelle, chaleur échue à l'organisme conformément à l'exigence de son être vital, c'est-à-dire aux actes de la vie que l'âme exerce sur lui.<sup>11</sup>

Et il explique comment cet humide radical est restauré au cours des âges à travers la nutrition. Pour Arnau, le rôle du médecin est non d'empêcher la mort mais d'éviter une mort précipitée par un mode de vie désordonné, d'éviter en quelque sorte toute mort accidentelle. Quelques années plus tard (1305), son rival, Bernart de Gordon, se prononça dans son *Tractatus de marasmode* pour une forme de prolongation de la vie naturelle,<sup>12</sup> réalisant un électuaire de longue vie dans lequel se mélangeaient «cinq eaux» extraites de l'alambic.<sup>13</sup> Gordon se rangeait délibérément dans le camp des progressistes, s'opposant à l'école nettement plus conservatrice du maître catalan qui, dans ses livres de médecine, n'offrait jamais une espérance aussi folle.<sup>14</sup> Malgré tout et en dépit de la prudence du savant et de ses objections, le thème de la *prolongatio vitæ* devint assez vite un thème à la mode; il se répandit dans des textes qui débordaient du cercle universitaire, des textes souvent placés sous le patronage d'Arnau de Vilanova et adressés à de hauts personnages. Les *De retardatione accidentium senectutis*, *De conservatione juventutis*, *De conservanda juventutae*, *De vita philosophorum* sont autant d'écrits qui se ressemblent, se chevauchent et transmettent l'idéal de Bernart Gordon, dans un «réseau inextricable» d'attributions à Arnau, Raymond Lulle et Roger Bacon. Pour l'homme du Quercy (Bernard serait né à

10. AVOMO, V.2, *Tractatus de humido radicali*, 236 et 539-540.

11. Ibid., 295, lignes 379-382: «Humidum radicale est in viventibus corporibus illud quod in ipsis et eorum partibus est primum subiectum caloris eis debiti secundum exigentiam sui vivere sive actionum vite quas anima in eis exercet».

12. Ibid., pp. 131-135, pp. 435-439.

13. Ibid., p. 135, n. 17 et p. 439, n. 17.

14. Pour le détail de cette querelle et de plus nombreux aperçus sur l'humide radical d'Arnau de Vilanova, je renvoie à la stimulante étude de Chiara Crisciani et de G. Ferrari qui inspira ses quelques lignes. Cf. CRISCIANI – FERRARI, AVOMO, V.2, 131-135, 435-439.

Gourdon dans le Lot, en pays bourrian), la revanche sur le Catalan était totale.<sup>15</sup> Qui plus est, si ces livres sont diffusés sous trois appellations différentes d'auteurs, le noyau le plus ancien de témoins manuscrits renvoie bien à Arnau. En outre, le même codex, dans au moins deux manuscrits, contient le *De humido radicali* avec l'un ou l'autre de ces textes sur la *prolongatio vitæ*, dont le *De vita philosophorum*.<sup>16</sup> Or, ce texte, que j'ai naguère édité,<sup>17</sup> corrigé et amplifié de sa version française<sup>18</sup> à l'occasion de sa reprise dans mon livre, s'est révélé une compilation déterminante dans la mesure où elle rassemble sous l'étendard du grand médecin le *De retardatione*, un extrait du *De vinis* sur l'or potable et une lettre sur les «vertus de la pierre».<sup>19</sup> Nous sommes là au cœur de la formation du corpus alchimique pseudo-arnaldien.<sup>20</sup>

Avec le *De humido radicali*, Arnau a montré la voie, fournissant une information claire et argumentée sur ce fluide interne dont la conservation permet de vivre plus longtemps. Même si l'intention du maître de Montpellier n'était pas d'outrepasser les limites de la nature, ses travaux comme celui sur l'humide radical furent entendus comme une invite à augmenter la vie naturelle de l'homme. De là l'émergence de textes pseudo-arnaldiens qui renferment une dose plus ou moins importante d'alchimie, depuis le *De vinis*<sup>21</sup> et le *De retardatione* ou *De conservacione*<sup>22</sup> jusqu'au *De aqua vitæ simplici et composita*.

15. Les affaires récentes mettant en cause le dopage en milieu sportif nous rappellent que ce débat reste d'actualité, les tenants de la performance et de la transformation du corps continuant de s'opposer aux partisans de la nature et de ses lois.

16. Cf. CRISCIANI – FERRARI, AVOMO, V.2, 238 et 541.

17. CALVET, «Le De vita philozophorum du pseudo-Arnaud de Villeneuve», *Chrysopæia* IV (1990-1991) 37-79.

18. *Le Livre de la Pierre de Vye des philosophes*. Publié une première fois dans CALVET, «Une version française du *De vita philosophorum* du pseudo-Arnaud de Villeneuve: le *Livre de la Pierre de Vye des philosophes* (Oxford, Bodleian Library, Digby 10, xve siècle, f. 1-21v)», *Chrysopæia* VII (2000-2003) 121-159.

19. Cf. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 167-184, 415-481.

20. Cf. CALVET, «Le médecin Arnau de Vilanova et l'alchimie: dernières mises au point (œuvres et doctrines)» (sous presse).

21. Ce traité sur la pharmacopée des vins ne concerne pas la *prolongatio vitæ*, mais d'après mes analyses, il serait le premier livre attribué au médecin de Montpellier qui comporte des éléments alchimiques.

22. Pour ces deux textes, je renvoie à mon étude de la III Trobada précédemment citée.

2.1. *Le De aqua vitæ simplici et composita*

Le *De aqua vitæ simplici et composita* appartient au premier groupe de textes médico-alchimiques imputés à Arnau de Vilanova. Sa première occurrence est signalée dans un recueil du xv<sup>e</sup> siècle qui date la composition de la copie qu'il reproduit en 1332 et 1333.<sup>23</sup> De manière récurrente, voire un peu obsessionnelle, j'ai évoqué ce traité d'«Arnau», lequel, manifestement, comme le *De vinis*, auquel il est apparenté, se situe dans l'orbite du grand médecin. Le recours à l'astrologie, les allusions claires à des autorités (outre Galien et Hippocrate, Constantin l'Africain, Avicenne) l'emploi de notions galéniques essentielles en font sans conteste une œuvre incontournable du corpus pseudo-arnaldien. J'ai d'ailleurs songé à l'éditer.<sup>24</sup> Dans le *De aqua vitæ composita et simplici*, «Arnau» exploite l'idée qu'on réussisse à soigner le corps humain «de la tête au pied», organe par organe, membre par membre, grâce à une «eau philosophique», c'est-à-dire une eau alchimique, issue par l'alambic, à la condition de soumettre la prise de cette «eau» aux phases de la lune qui parcourt le zodiaque (mélothésie). Son alchimie est une alchimie distillatoire, polarisée sur la guérison et l'amélioration de la santé. Elle doit beaucoup aux recherches et aux expérimentations de Pierre d'Espagne et de l'évêque de Cerchia, Teodorico Borgognoni, tous deux mentionnés dans le *De aqua vitæ composita et simplici*, ainsi qu'un certain Rogerius (sans doute Roger Baron, l'auteur de la *Rogerina*). Dans un témoin manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque municipale de Cambrai,<sup>25</sup> le traité s'alchimise un peu plus, comprenant même une courte recette dans la composition de laquelle entrent des minéraux non identifiés, laissant accroire qu'on pourrait sublimer n'importe quoi. J'ai aujourd'hui la quasi certitude que la version de Cambrai, composée pour les «pauvres évangéliques», transmet une copie tardive, contaminée par les ouvrages de Jean de Rupescissa.<sup>26</sup> Cependant, au regard des rapports éventuels entre le *De humido radicali* et le *De aqua vitæ composita et simplici*, là

23. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 82-91, 82.

24. Le *De aqua vitæ composita et simplici* est transmis par neuf manuscrits du xv<sup>e</sup> siècle et par un imprimé incunable de la BnF, il n'a pas été intégré aux grandes éditions humanistes des *Opera* d'Arnau (de 1504 à 1586). Il lui est en général attribué, à l'exception de quelques copies anonymes. On en repère la trace dans le *De consideratione quintæ essentiæ* de Jean de Rupescissa et, semble-t-il, dans le *Pro conservanda sanitate* de Vitalis de Furno. Il est également mentionné par un médecin de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, Pierre Fanchon de Zélande (*De viribus cordis*, Bruxelles, Bibl. royale, lat. 10870-75, f. 3-55v, f. 14).

25. Ms. Cambrai 919 (818), f. 145-161v.

26. Cf. Robert HALLEUX, «Les ouvrages alchimiques de Jean de Rupescissa», dans *Histoire littéraire de la France*, XLI, 1981.

n'est pas le plus important. Le *De aqua vitæ composita et simplici* est surtout le seul écrit de ce type qui s'inscrit dans la lignée «conservatrice» d'Arnaud. Son projet, en effet, ne consiste pas à prolonger la vie humaine au-delà du terme fixé par la nature: un jour ou l'autre, le capitaine demandera aux voyageurs qui ont fait escale à terre de remonter sur le vaisseau des Ténèbres. L'auteur du *De aqua vitæ composita et simplici* est assez clair sur ce point :

Ainsi donc [dit-il], comme les plus grands philosophes spéculatifs et les plus grands médecins ont étudié la composition du corps humain et ses contraires (*contraria*), autrement dit ses oppositions (*contrarietates*), ils ont découvert une multitude de remèdes pour le préserver de toute chose qui lui soit opposée, pour le conserver et pour le soigner, comme il est nécessaire, jusqu'à ce qu'il advienne au terme de la mort préalablement fixé par droit de nature.<sup>27</sup>

Le *De aqua vitæ composita et simplici* est un texte à mi-chemin entre alchimie, astrologie et médecine; il se place au seuil des livres authentifiables d'Arnaud (des livres conçus dans l'entourage proche de ce dernier), de sorte que, comme le *De vinis*, il ouvre la voie à une nouvelle littérature, pseudépigraphique, moins académique et réceptive aux *novitates* comme l'alchimie. Mais laissons ce point déjà abordé dans ma communication prononcée lors de la III Trobada et retenons du *De aqua vitæ composita et simplici* son ancrage dans la pensée d'Arnaud; ce qui constitue en soi une originalité puisque, ainsi que le remarquent C. Crisciani et G. Ferrari, dans les livres du pseudo-Arnaud «la thématique de l'humide radical n'est pas aussi remarquable qu'elle l'est au contraire dans les écrits du pseudo-Lulle et spécialement dans le *Testamentum*».<sup>28</sup> J'aurai par la suite à réfléchir plus précisément sur le *Testamentum* et en particulier sur ses relations avec le *Rosarius* d'«Arnaud», un texte frère. Pour lors, je propose de revenir à Arnaud de Vilanova et à son œuvre authentique qui, de son Olympe, transcende une production apocryphe à laquelle manquent indubitablement l'esprit, la capacité d'abstraction et le style du maître. Qu'en est-il par exemple de l'influence d'un traité aussi riche de spéculations et de concepts pionniers que le *De intentione medicorum*?

27. Ms. Cambrai 919 (818), f. 146 : «Sic igitur, cum maximi philosophi speculativi et maximi medici novissent compositionem corporis humanis et eius contraria seu contrarietates reperierunt multa remedia ad preservandum et conservandum ipsum corpus curandumque, cum fuerit necesse, ab omne contrario, donec veniat terminus mortis naturaliter prefixus».

28. CRISCIANI – FERRARI, AVOMO, V.2, 239 et 543.

3. LE *DE INTENTIONE MEDICORUM*

Pendant longtemps, les médecins du Moyen Âge ont balancé entre l'autorité d'Avicenne, défendue dans l'Occident latin par Taddeo Alderrotti, selon quoi la médecine est une science impliquant une connaissance certaine, et celle du péripatéticien Averroès, beaucoup plus acceptée, pour qui la médecine est un art opératoire, basé sur des principes vrais mais relevant d'une connaissance imparfaite, faite de conjectures, comme la navigation. À l'exemple du médecin et philosophe Rasis (Abû Bakr Muhammad b. Zakarîyâ' ar-Râzi) qu'il invoquait avec chaleur dans le Prologue du *De intentione medicorum*,<sup>29</sup> «homme clair dans la réflexion, prompt dans l'œuvre, décisif dans le jugement, fiable dans l'expérience», Arnau de Vilanova voulait croire à la concorde des philosophes et des médecins. Pour autant, il n'épousait pas la position d'Avicenne mais il était persuadé que le médecin ne pouvait se satisfaire de la seule *doctrina operativa* et que, pour épuiser toutes les ressources de son art qui exige une appréhension correcte des causes, il avait aussi besoin d'une *doctrina speculativa*. Marquant les frontières des deux domaines, Arnau de Vilanova concluait, à la fin de son opus, de la manière suivante :

La quête du philosophe montre le *modus operandi* de manière plus lente que celle du praticien (*artificis medicinalis*): le premier scrute plutôt ce qui concorde avec l'œuvre, tandis que le second ne sonde que ce qui est nécessaire à l'œuvre.<sup>30</sup>

Sa solution est d'une grande habileté, c'est de toute évidence le produit d'une longue réflexion sur le sujet. Elle légitime la théorie indispensable à l'exercice de la médecine,<sup>31</sup> sans pour cela fermer la porte aux découvertes ponctuelles que, dans sa pratique, un médecin est parfois amené à faire envers et contre la théorie.

29. ARNALDUS VILLANOVANI, *De intentione medicorum*, dans *Opera omnia*, Bâle 1585, col. 639-658.

30. Ibid., col. 656: «Inquisitio namque philosophi tardius operandi modum ostendit quam inquisitio artificis medicinalis, ille enim plus, quam operi congruat, investigat, ille vero, quantum operi sufficit, perscrutatur».

31. Ibid., col. 651: «Medicus igitur decet scire qualiter hæc consideratio ordinetur ad opus, et quod sit arte dicendi et quod consideratio huius passionis famulatur».

### 3.1. *Le De intentione medicorum et le Rosarius*

Il me semble acquis que dans un texte alchimique du corpus, le *Rosarius philosophorum* («Iste namque liber»), «Arnau» a entendu la leçon du maître de Montpellier et qu'il a tenté d'adapter à son art son thème principal: l'accord entre théorie et pratique. Ainsi, dans le Prologue, il présentait son livre comme divisé en théorie et pratique, et découpé en des chapitres de manière à bien faire comprendre le «procès naturel» du magistère alchimique,<sup>32</sup> un écho, un peu affaibli,<sup>33</sup> des thèses du *De intentione medicorum*, que confirme la formule tirée du *De perfecto magisterio* du pseudo-Aristote: «celui dont l'esprit refuse à suer dans la théorie ne peut facilement bien assimiler la pratique». Par ailleurs, dans sa communication de la II Trobada, Michela Pereira notait que le *Rosarius* offrait des correspondances avec le *De intentione alchimistarum*, ce dernier tributaire du *De intentione medicorum*.<sup>34</sup> La dette du *De intentione alchimistarum* envers le *Rosarius* est réelle.<sup>35</sup> Pour autant, celle du *Rosarius* envers le *De intentione medicorum* affleure-t-elle dans le texte de façon aussi probante? Après vérification, non. On ne peut soutenir qu'«Arnau» fasse clairement allusion au *De intentione medicorum*, si ce n'est que l'enchevêtrement de tous ces textes pseudo-arnaldiens et pseudo-lulliens obligent à considérer le problème autrement. Car, si les uns (les pseudo-lulliens) pouvaient à pleines mains dans l'œuvre d'Arnau, pourquoi les autres (les pseudo-arnaldiens) appartenant à la même aire intellectuelle, en quelque sorte logés à la même enseigne, n'auraient-ils pas intégré quelques-uns des concepts forgés par le maître de Montpellier?

Dans le *De intentione medicorum*, Arnau spécifiait la notion de «medicina», comme *convertens et non convertibile*, prenant l'opium pour illustrer sa démonstration. Dans le *Rosarius*, le concept de «medicina», tel que l'entendait le Catalan, semble assimilé; il suffit de se reporter au chapitre XXXI de la

32. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 268.

33. Cependant, le *Rosarius* est un texte alchimique dont les causes ne peuvent être dévoilées. De là la réaction d'un Bernard de Trèves qui remarque que «même si dans les autres sciences le grand Arnaud est un docteur vénéré, à l'esprit vif, dans cet art (l'alchimie) il a traité les expérimentations au hasard [sans posséder] une doctrine des causes». De là, ses doutes quant à la compatibilité de l'or alchimique et du corps humain. Cf. Bernard de TRÈVES, *Ad Thomam de Bononia Responsio*, dans MANGET (ed.), *Bibliotheca chemica curiosa*, Genève 1707, II, 399-408.

34. PEREIRA, «Maestro di Segreti caposcuola contestato? Presenza di Arnaldo da Villanova e di temi della medicina arnaldiana in alcuni testi alchemici pseudo-lulliani», dans *Actes de la II Trobada Internacional d'Estudis sobre Arnau de Vilanova*, 396, n. 45.

35. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 157-158.

*Practica*,<sup>36</sup> là où le Magister Rosarii explique que l'élixir, appelé médecine, possède le pouvoir de convertir de un à cent et ainsi de suite, ce parce qu'il est «chose cachée et très subtile», autrement dit qu'il est *convertens et non convertibile*. Certes, le *Rosarius* ne contenait pas la définition arnaldienne de la «*medicina*», mais, comme l'a compris Bernard de Trèves, il était l'unique traité alchimique fiable dans la mesure où il fournissait la manière de fabriquer un pur élixir qui fût à peu près adéquat aux théories du médecin Arnau.<sup>37</sup> Cela dit, Bernard ne pensait pas que cet élixir fût réalisable en tant qu'il deviendrait alors un «*farmaco adatto all'organismo umano*», principalement parce que la forme de l'or alchimique et celle du corps humain ne concordaient pas: la pierre (*lapis*) possède une «*forma formata*», elle est homogène, alors que l'organisme humain a une «*forma formabilis*» et qu'il est hétérogène.<sup>38</sup> Et il terminait sa *Responsio* à Thomas de Bologne en disant qu'il honorerait et révérait le grand Arnau de Vilanova, mais, qu'il considérait en premier la «vérité de la nature et l'expérimentation».<sup>39</sup> Une parole digne du XVII<sup>e</sup> siècle que n'auraient reniée ni Descartes, ni Malebranche.

Jusqu'à présent, j'ai essayé d'établir un pont entre quelques intuitions philosophico-médicales d'Arnau de Vilanova et la production alchimique qui lui est attribuée. J'ai donc examiné les œuvres académiques d'où sont sorties, tout armées, ces notions utiles pour les alchimistes, même si là n'était pas le but que leur assignait leur concepteur. Dans le corpus d'«Arnau», la moisson s'est avérée pauvre, tandis que le *Testamentum* de «Lulle» se montrait un réceptacle plus accueillant d'idées arnaldiennes que l'ensemble du corpus alchimique donné de cet auteur. Mon propos n'est pas de faire le compte de ce que le Magister Testamenti doit à des traités comme les *Aphorismi de gradibus*, le *Speculum medicinæ* ou le *De vinis*; cela ayant été expertisé par Michela Pereira dans d'importants travaux dont l'édition de ce même *Testamentum* chez SISMEL (Firenze) en 1999. J'ai naguère contrôlé à mon tour les rapports, à mes yeux évidents, entre le *Rosarius* (composé entre 1323 et 1343) et le *Testamentum* (1332).<sup>40</sup> Je remarquais alors que l'emploi d'un principe

36. Ibid., 353-355.

37. Bernard de TRÈVES, *Ad Thomam de Bononia Responsio*, col. 408a.

38. CRISCIANI – FERRARI, AVOMO, v. 2, p. 259 et p. 561. Dans des travaux précédents, il m'est arrivé de faire une autre lecture (plus favorable au *Rosarius*) de la position de Bernard de Trèves dans sa *Responsio* (cf. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 159-61). Mais l'enquête récente et très fouillée de Chiara Crisciani et de Giovanna Ferrari m'a depuis convaincu de mon erreur et m'obligea à revoir ma lecture et à scruter le texte de Bernard de manière plus attentive.

39. Bernard de TRÈVES, *Ad Thomam de Bononia Responsio*, col. 408b.

40. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 153-156.

arnaldien, le «medium neutrum» exploité dans le *Testamentum*,<sup>41</sup> ne se retrouvait pas dans le *Rosarius*. Cela donne à penser que l'auteur anonyme de ce centon (le *Rosarius*) n'était pas un disciple d'Arnau, encore moins un élève, et surtout que son intention se limitait à l'alchimie, qu'en cela, il coïncidait avec celui que dans le *De intentione medicorum* Arnau désignait comme l'«artifex medicinalis» concentré sur l'objet de sa quête et qu'il distinguait du «philosophus», à la recherche des causes générales. Car, si le *Testamentum* s'efforce de rassembler, d'ordonner et de tracer un cadre intellectuel où l'alchimie puisse être pensée, un cadre recevable pour un philosophe de la nature, le *Rosarius* se borne à décrire un art opératoire obéissant à une logique interne, un processus. Toutefois, les deux traités ne sont pas des territoires fermés; les barrières sont levées et, sans qu'on parvienne à déterminer ce que l'un doit à l'autre et dans quel ordre, la théorie alchimique, le but espéré, les formules, les images et les termes sont souvent interchangeables.

#### 4. L'INTRODUCTIO IN LIBRUM DE SEMINE SCRIPTURARUM

Dans son article de la II Trobada, le père Perarnau posait donc la question de savoir si «les œuvres alchimiques contenaient une quelconque référence à l'*Introductio in librum de semine Scripturarum* ou aux doctrines centrales de ce traité relatives au procès de dévoilement de ce qui est latent, ou si ces auteurs se qualifiaient eux-mêmes de prophètes?». <sup>42</sup> Le *Rosarius* ou un autre texte alchimique du corpus se réfère-t-il à l'*Introductio*? Non. Sinon, fait-il usage des concepts élaborés dans l'*Introductio*: le prophétisme lié aux arts, une dynamique du savoir s'inscrivant dans l'histoire humaine, non seulement «una previsió de plenitud de veritat i de vida, ans també una planificació de com arribar-hi»? Il serait, je crois, fort téméraire de lire le *Rosarius* «découpé en chapitres» de façon à montrer les étapes progressives du magistère alchimique comme un essai mettant à profit l'idée d'un «progrès de descobriment d'allò que és ocult». En effet, à cause du caractère mystérieux de son accomplissement (la transmutation) toujours en suspens, l'alchimie ne peut se dévoiler totalement. Les métaphores et les noms de code qui ornent les textes

41. MARIA PILEGGI, «Le medium neutrum: une possible liaison entre la médecine arnaldienne et l'alchimie pseudo-lullienne», dans Actes de la II Trobada, 413-433.

42. PERARNAU, «L'autor d'un tractat alquímic podia trobar en l'obra autèntica d'Arnau de Vilanova alguna raó per a atribuir-lo a ell?», 198 : «Les obres alquímiques contenen alguna referència a la *Introductio*..., o a les doctrines centrals del tractat relacionades amb el progrés de descobriment d'allò que és ocult, o els seus autors s'autoqualifien de profetes?».

en gardent jalousement le secret et empêchent qu'il soit jamais révélé, si ce n'est oralement aux adeptes qui accompagnent le maître alchimiste dans sa pratique.

Au début de cette étude, j'interprétais le «mutisme» d'Arnau sur l'alchimie<sup>43</sup> par sa ruminantion de l'Écriture. Un homme aussi nourri de la Bible pouvait-il sérieusement accorder du crédit à un art dont, selon «Albert», l'inventeur portait le nom honni d'Alchimus,<sup>44</sup> le prêtre félon de 2 *Maccabées* 14? Honnêtement, une telle opinion prêtée à Arnau n'aurait de véritable portée que dans le cas, fort improbable, où l'alchimie aurait été pour lui plus qu'un art mécanique. Mais revenons à l'*Introductio*.

Arnau de Vilanova y commentait l'idée que les lettres de l'alphabet sont des «semences de Dieu», les lettres avec lesquelles la Sainte Écriture a été composée. Chaque lettre de l'alphabet, explique le père Perarnau,<sup>45</sup> est un «véhicule de révélation divine» et, selon Arnau, elles se présentent comme telles en vertu de leur prononciation, de leur graphie et de la place qu'elles occupent dans l'alphabet.

#### 4.1. *L'alphabet dans le Testamentum*

Le *Testamentum* applique les recettes de l'*Art* lullien recourant à des figures (diagrammes, tables et schémas) et à des alphabets qui se révèlent d'excellents procédés mnémoniques.<sup>46</sup> Il décrypte une «distinctio alphabetalis» de la manière suivante: «A significat Deus; B significat argentum vivum; C significat salem petre; D significat vitroleum azoquem».<sup>47</sup> S'il est démontré que ces

43. Ibid.: «Hi ha alguna raó que expliqui el mutisme d'Arnau de Vilanova en relació a l'alquímia en la *Introductio in librum de semine Scripturarum?*». Rappelons que, dans ce traité, s'il indique la grammaire, la logique, l'arithmétique, l'astronomie, la métaphysique, Arnau fait l'impasse sur l'alchimie, comme d'ailleurs sur tous les arts qui ne sont pas des arts libéraux. Ibid., 215-216.

44. Dans le «Mémoire Colonna», Boniface VIII est appelé de manière péjorative «alter Alchimus impius». Rien ne dit qu'Arnau fût mêlé aux intérêts du pape, à commencer par sa propension à favoriser l'essor des sciences occultes. Dans le même «Mémoire», Arnau est toujours mentionné avec son seul titre de «medicus». Par contre, la dénomination d'«Alchimus» à l'encontre d'un pape aussi controversé ne devait pas lui être inconnue. Cf. J. COSTE, *Boniface VIII en procès*, Rome 1994, 263, 39.

45. PERARNAU, «L'autor d'un tractat alquímic podia trobar en l'obra autèntica d'Arnau de Vilanova alguna raó per a atribuir-lo a ell?», 162.

46. M. PEREIRA – Barbara SPAGGIARI, *Il «Testamentum» alchemico attribuito a Raimondo Lullio*, pp. CLXXXVIII-CLXIV, Firenze 1999, 311-312.

47. Ibid., 311-312.

figures, «elemento fondamentale del *Testamentum*»<sup>48</sup> participent bien de l'enseignement de Raymond Lulle, on ne s'est jamais demandé si les alphabets avaient un lien, fût-il lointain et approximatif, avec les réflexions d'Arnaud sur le *De semine Scripturarum*. Peut-on en fait évacuer cette hypothèse, dans la mesure où, selon la glose de «Lulle» dans le *Testamentum*, c'est Dieu en personne qui inspire les lettres disposées dans la figure 2?<sup>49</sup> Ainsi que l'atteste «Lulle» dans la suite du texte, ce sont toutes les lettres de l'alphabet du *Testamentum* qui sont soumises à la vertu,<sup>50</sup> à la bonté<sup>51</sup> et à l'intermédiaire de A, c'est-à-dire de Dieu, de telle sorte qu'Il apparaît en majesté comme le grand Ordonnateur des figures géométriques (cercles, triangles) à travers les lettres, qu'Il est par conséquent la source première du grand œuvre. Néanmoins, les lettres congruentes au magistère alchimique ne peuvent prétendre être des «véhicules» de la Révélation, comme le sont celles des Écritures et comme le théorisa Arnaud de Vilanova. En revanche, rien n'interdit d'envisager que son apport en la matière insuffla de telles spéculations.

#### 4.2. L'alphabet dans les textes d'«Arnaud»

Dans le *Rosarius* et dans la plupart des traités pseudo-arnaldiens, l'alphabet lullien n'est pas utilisé, à deux exceptions près. La première se rencontre dans un récit alchimique parmi les plus anciens du corpus, la *Defloratio philosophorum*.<sup>52</sup> Les lettres de A à G y symbolisent le processus de la dissolution. Après réflexion, il ne s'agit que de signes sans doute employés au laboratoire pour faciliter et accélérer le travail de l'alchimiste. Les retrouver dans un texte n'aurait pas d'autre sens que celui d'indiquer une trace de la pratique alchimique.

Le deuxième exemple de la présence d'un alphabet lullien nous ramène au *Rosarius* d'«Arnaud». Dans une version manuscrite de cet opus, datable au xv<sup>e</sup> siècle, le Paris, BnF, nouv. acqu. lat. 1293, f. 13-31v, opus ici intitulé «Testamentum» et attribué à Lulle, est reporté au folio 25v un alphabet de type lullien: «A homo dicitur; B urina dicitur; C putrefactio dicitur; D distillatio

48. Ibid., p. CLXXXVII.

49. Ibid., 312 : «Ista distinctio docet quod mediante A a dictis litteris componuntur sex figure pro prima parte solutiva, scilicet tres triangulares et tres circulares».

50. Ibid., 316 : «Cum virtute de A primo accipies unam partem de D».

51. Ibid., 314 : «Fili, intencio quare nos facimus istum triangulum est ut ab illo, mediante bonitate A».

52. CALVET, *Les œuvres alchimiques attribuées à Arnaud de Villeneuve*, 35-40.

dicitur; E aqua distillata dicitur, etc.». Contrairement au *Testamentum* du pseudo-Lulle, analysé précédemment, ces lettres dont le contenu diffère ne se retrouvent pas dans le corps du texte pour y être commentées et élucidées. Elles n'ont d'autre fonction que de récapituler des opérations et des ustensiles nécessaires à l'œuvre («S cucurbita dicitur; T alembic dicitur; U receptorium dicitur»). La lettre A désigne «l'homme» (*homo*) et non «Dieu»; ce qui, en termes de symbolique alchimique, pourrait figurer le Christ ou «Fils de l'homme» associé à la pierre philosophale (*lapis*), une similitude plus largement traitée dans le *Tractatus parabolicus* du même «Arnau». <sup>53</sup> Vu sous cet angle, avec mille précautions, on pourrait postuler qu'à l'instar de ce que les lettres semblent représenter dans le *Testamentum* (la présence d'un dieu géomètre), et même au-delà de cette interprétation, cet alphabet du *Rosarius* est peut-être une résonance plus flagrante de l'herméneutique d'Arnau: les lettres sont des véhicules de la Révélation, ici ceux de la démonstration alchimique assujettie au Christ, maître du savoir.

## 5. CONCLUSION

En ce qui concerne la littérature alchimique liée à son patronyme, le problème de l'héritage intellectuel d'Arnau de Vilanova garde une grande part de son mystère, quasi insondable. Trop de légendes en ont obscurci les voies de passage. <sup>54</sup> Je n'ai cessé d'investiguer dans ces textes qui, portant son nom, auraient logiquement dû en conserver quelque vestige, à la semblance du corpus pseudo-lullien intégrant les schémas de l'Art lullien. Le plus souvent, je n'ai rien découvert. Les preuves textuelles font défaut, de sorte qu'on est réduit à échafauder de subtils mécanos interprétatifs qui restent malgré tout un peu branlants. Car force est d'admettre que les rares molécules arnaldiennes recueillies par les alchimistes ne permettent pas de mesurer avec certitude l'influence du Catalan sur ces livres d'alchimie. C'est d'autant plus troublant que la légende «fantastique» d'Arnau est apparue assez tôt et que, dès les pre-

53. Ibid., 238-249, 525-545.

54. Certains récits, comme celui de Guillaume de Perissa, rapportent le destin fabuleux des livres d'Arnau de Vilanova. Il s'agit toujours de témoignage fantasmé et sans valeur historique. Cf. CALVET, «Les traductions françaises et occitanes de l'œuvre alchimique du pseudo-Arnaud de Villeneuve (XIV<sup>e</sup> siècle – XV<sup>e</sup> siècle)», dans Anne ALBERNI – Lola BADIA – Lluís CIFUENTES – Alexander FIDORA (eds.), *El saber i les llengües vernacles a l'època de Lull i Eiximenis, Estudis ICREA sobre vernacularització*, Barcelona 2012, 57-69, 60-61.

mières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle, maître Arnau de Vilanova est cité comme «*medicus, theologus et alchimista*».

Dans *Stanze*, le philosophe contemporain Giorgio Agamben<sup>55</sup> juge inutiles et non productives les distinctions entre science et magie à une époque (le Moyen Âge) où règne la «*pneumatologie*», savoir une culture «*fondée sur la notion “d’esprit” compris comme *quid medium* entre corporel et incorporel.*<sup>56</sup> Si l'on s'en tient à ce qu'il dit, les textes alchimiques entreprennent simplement d'analyser les transformations de la matière et de les théoriser à partir de «*certaines influx entre esprit et esprit, ou entre esprit et corps*».

À ce titre et à ce titre seulement, on peut s'autoriser à fouiller et peut-être à tresser ensemble un écheveau de pensées qui, de première apparence, n'ont guère de rapports entre elles. Autrement dit, je n'ai réussi à établir de manière probante et certifiée que le pseudo-Arnau de Vilanova a lu et s'est directement inspiré des œuvres du véritable Arnau, le grand écolâtre de l'université de médecine, si ce n'est dans le cas du *De aqua vitæ composita et simplici* et dans celui du *De vinis*. Je sais par contre qu'entre «*Lulle*» et «*Arnau*», il y a convergence de mots et d'idées et qu'au-dessus de ces mots et de ces idées, comme sur la plus haute terrasse du palais, surplombe l'œuvre intellectuelle et spirituelle du maître catalan.

55. Giorgio AGAMBEN, *Stanze, Parole et fantasme dans la culture occidentale*, traduit de l'italien par Yves Hersant, Paris 1998 (édition italienne, 1992).

56. *Ibid.*, 165-166.